

Thisbé et Pyrame

Yves Robert



Atelier Grand Cargo

résumé

La plus belle histoire d'amour de l'Occident est ici contée par un chien, un chien chanteur, un chien qui danse. Il mène à la rencontre de deux êtres, issus de peuples adverses, celui du Lait, celui du Cuivre. Par une fente, il fait sentir l'haleine d'une jeune fille de Cuivre, Thisbé, à un jeune homme de Lait, Pyrame. Malgré leur couleur différente et la haine apprise des deux côtés de la haute muraille qui les sépare, ils se trouvent dans le vide, juste sous les étoiles, dans le bouleversement de l'amour fou et du temps de marbre. Mais, ne sont-ils pas qu'une fresque effacée, arrêtés pour l'éternité dans un impossible baiser ?

personnages

Le chien narrateur – torse nu, poilu... Satire ?

Thisbé – belle jeune fille aux cheveux roux de henné.

Pyrame – beau jeune homme, légère barbe blonde

liste des tableaux

1er tableau – la création du monde	4
2ème tableau – la séparation des peuples.	4
3ème tableau – l'enfance de Thisbé	6
4ème tableau – l'éveil de Pyrame	8
5ème tableau – la fente	12
6ème tableau – Thisbé découvre la fente	13
7ème tableau – Pyrame et le songe	15
8ème tableau – Thisbé se dévoile	17
9ème tableau – Pyrame & Thisbé se racontent	20
10ème tableau – la promesse du rendez-vous	24
11ème tableau – Thisbé, trop tôt.	24
12ème tableau – Pyrame, trop tard.	25
13ème tableau – Thisbé revient.	26
14ème tableau – le lait et le cuivre	27
15ème tableau – le temps du miracle éternel.	29

1er tableau – la création du monde

La scène commence dans la pénombre. Le chien narrateur, malicieux, mutin, gambade. Il bondit et voltige, un papillon, un chaman.

Le Chien narrateur : Aooooooooooooooooooooooooooooooooow !

La danse de Saint-Guy. Un derviche. Un fou. Le voilà proche de la transe. Soudain, il hurle.

Bang !

La lumière. Trop de poussière et l'univers se détend, s'étire. Un chat au matin. Aow. Des perles noires, et l'une d'elles. Une perle bleue. Aooow. Aooooow. Aooooow. Le monde. Aooooow. Le monde roule dans la nuit du ciel, la nuit froide. Aooooow. Le monde roule entre les nuages du feu, se fait un chemin, une ellipse. Aooooooooow. Entre les pattes des chiens chanteurs. Aooooooooow. Le monde roule et le tambour du temps bat... À enflammer les nuages. Aooooooooooooooooow. Une perle bleue, un écrin. Un berceau. Aow. Un berceau nacré d'eau, bordé avec la dentelle du vent. Un lit de sel, une couche. Aooow. Une saumure, et, pourtant... Une algue que recueille le rivage. Et la première fleur pousse, une première fleur bien avant les hommes. Une première fleur ; l'homme est venu après. Eh oouiiiiis. Après le lézard. Après un plus gros lézard. Et encore après un encore plus gros lézard. Après l'oiseau. Après le crabe et même le ver. Le plus petit ver. Aooow. Bien après... Le perturbateur. Le maladroit. Le deux pattes. Le chamailleur. Le ripailleur. Le rêveur. Le butineur. L'invité... L'invité de la terre.

2ème tableau – la séparation des peuples.

Le Chien narrateur : Aooooooooooooooooooooooooooooooooow. Et l'invité se découvre propriétaire, se découvre arpenteur. Alors, il cadastre. Aooow. Alors le monde se sépare d'une haute muraille. Deux camps, deux couleurs. Le cuivre et le lait. Deux peaux. Une haine. Une haine qui dort, qui attend son réveil. Une haine comme le serpent qui digère la souris. Une haine à effrayer les morts. Et la muraille est là. Et le peuple de cuivre vit d'un côté. Et le peuple de lait, de l'autre. Allez le comprendre ? Le perturbateur, le maladroit, le deux pattes, le chamailleur, le ripailleur, le rêveur, le butineur... Allez le comprendre ? L'invité, le cadastre... La même langue aussi, mais ils ne se parlent pas. Jamais. Allez comprendre... La mangouste et le cobra. Ils ne se parlent pas, se regardent à la dérobée. Le peuple de lait et le peuple de cuivre, deux couleurs de peaux. Deux beautés différentes que

l'aube illumine de ses rayons. Illumine des cris de la naissance. Deux beautés que le temps fripe et rabougrit. Deux beautés que la nuit emporte, comme un souffle. Le dernier souffle. Et quand cela est fait et que le temps use les chairs, bat du tambour sur la peau des nuages. Quand cela est fait, bien malin qui saurait reconnaître les os des Cuivrés, des os des Lactés. Oh certains voient les Lactés dans le ciel, et d'autres, voient les Cuivrées dans le sang de la terre, le sang qui brûle. Mais bien malin qui ne se tromperait pas devant les restes d'un tibia.

Le chien narrateur sort de sa poche, eh ouiii les chiens narrateur ont des poches, donc il sort une flûte en os et joue trois notes.

Qui ne se tromperait pas ? Et voilà que les Cuivrés se multiplient comme des sauterelles. Et voilà que les Lactés se multiplient comme des sauterelles aussi. Et voilà que les pierres viennent à manquer. Et voilà que les toits viennent à manquer et bientôt, la jeune femme accouche dans le vent et la neige, ne peut offrir un toit à l'enfant. Alors, l'homme ne fait que ce qu'il doit faire, l'homme devient un voleur. Un voleur de pierres qu'il arrache dans son côté de la muraille. Lactés, Cuivrés. Cuivrés, Lactés. Ils grignotent le mur, chacun de son côté. Le mangent comme des souris à la nuit et emportent au plus loin les pierres dérobées. Puis l'habitude venant, de moins en moins loin, de plus en plus près. Et finalement tout à côté de la ruine du mur. Et finalement, il ne reste qu'un tout petit bout de ce mur, cinquante pas à peine.

Il joue à nouveau trois notes.

Mais le mur est resté dans les têtes. Et Cuivrés et Lactés ne se regardent pas. Ne franchissent jamais la trace presque évaporée de ce mur. Ils se trouvent mutuellement laids et repoussants. Ils se vantent, chacun de son côté, des qualités de leurs femmes, de la beauté de leurs enfants et de l'intelligence de leurs hommes, de la sagesse de leurs vieux et de la bienveillance de leurs dieux. Les autres sont si affreux... Une famille de Cuivré, sur les cinquante pas restants, construit une demeure avec de grandes pièces. Une famille de Lacté, dans le même temps, sur les cinquante pas restants, construit une demeure avec de grandes pièces. Les deux familles espèrent chacune de nombreux enfants. Jamais des Lactés et des Cuivrés n'avaient vécu aussi près sans se voir. Jamais, le mépris n'avait été aussi grand. Un mépris comme la glace sur le bras. Le froid si près de la brûlure. Une maison avec un mur mitoyen, le dernier reste de la grande muraille du monde. Une maison de voisins qui s'ignoraient, se

refusaient le regard. Mais il était inscrit dans une fleur, un destin, un pollen que l'abeille butine et emporte.

Au public, vieux sage, vieux fou, donneur de proverbes.

En fait, rien ne sert d'enfermer l'abeille, si à l'hiver, vous voulez du miel.

Se reprenant.

Le destin dans une fleur a inscrit deux noms. L'un comme un appel discret, comme on appelle une fille depuis le noir pour lui voler un baiser. Thisbé. L'autre, comme une promesse rassurante, une note grave qui flatte la nuque comme le souffle d'un garçon. Pyrame. Voilà au pied du mur, leur histoire.

Il joue de la flûte, plus que trois notes, certainement vingt ou trente. Puis brusquement, s'arrête...

Et j'oubliais une chose encore, un arbre, un mûrier. Le premier mûrier du monde, poussé de chaque côté de la muraille. Le mûrier des origines avec des fruits de neige, les fruits avec la couleur du voile de la mariée, de la couleur des voiles des nefes sur la mer, de la couleur où rien encore ne s'est écrit. Le mûrier aux fruits blancs. Le seul espace dans l'origine du mur, un oubli. Le seul endroit où les racines se partagent deux terres, où se rencontre les mondes. Un trou avec une source et une mare. Les animaux déjà ont compris que ce miracle se partage. Et du couchant, et du levant, les troupeaux boivent à la même eau. Seuls les hommes ; gardant le mur à l'intérieur la tête, ne viennent pas se désaltérer à cette onde claire. Aooooooooow.

3ème tableau – l'enfance de Thisbé

appelant de tous côtés

Le Chien narrateur : Thisbé. Thisbé.

Une jeune fille, belle, dix-sept ans, des reflets roux dans les cheveux, quelque chose comme un sari couleur safran, un sari, mais avec une échancrure large, ouverte, étourdissante. Elle entre en scène. À peine éveillée, les yeux ouverts, comme une somnambule.

Thisbé, te voilà.

Admiratif...

Aooooooooooooow... Thisbé, regarde, en une nuit tes seins ont poussé.

Thisbé : Je voudrais jouer encore... Sans que tu me déranges. Je suis encore une enfant, même si mon corps a changé. Je voudrais jouer et ne pas t'écouter. J'ai fait des petites figurines avec du bois et de la paille. C'est une famille, ils sont sept. Ce sont mes amis de jeu. Un peu

à contrecœur. Mais je sais bien que mes seins ont poussé, et, que j'ai perdu du sang.

Le Chien narrateur : Tu n'es plus une enfant.

Thisbé : Je suis une enfant. Je veux encore jouer, sans que tu me déranges. J'ai aligné les petites figurines contre le grand mur de la maison, je leur parle et le croiras-tu, elles me répondent.

Rêveuse.

Quand le soleil s'est levé, j'ai bu, d'une jarre lourde et trop grande remplie de lait, il m'est resté sur les lèvres une écume blanche, je n'ai pas voulu l'essuyer. Ce lait, un peu séché, qui me collait, ce lait un peu tiède sur les lèvres, c'était quelque chose de doux. C'était comme quelque chose de nouveau.

Le Chien narrateur : Thisbé, en une nuit, tes seins ont poussé.

Thisbé : Je veux encore jouer. Ne le comprends-tu pas ?

doucement.

Je suis toujours une enfant qui a ses poupées de bois.

Le Chien narrateur : En une nuit... Tes seins... Et le lait, sur tes lèvres, ce matin. Et voilà que tu te prétends une enfant, petite inconsciente.

Aooooow... Alors, ces poupées ?

Thisbé : La plus grande, père, et la plus petite, grand-père. La plus grande parce qu'il fait le tour du domaine tous les jours et regarde au loin pour prévoir l'avenir, deviner la pluie et estimer la force du soleil. La plus petite, parce que l'âge lui a mis le nez dans les sillons des champs et qu'il voit seulement ce qui est de travers. Il en fait la remarque, toujours à table et père et grand-père se battent comme des moissonneurs voulant couper les blés à l'ombre des arbres. A la seule ombre que la forêt offre aux travailleurs. La plus petite aussi ; parce que je sais que bientôt, il faudra m'en séparer. C'est peut-être pour cela qu'il ne voit que ce qui est de travers. Trois poupées de bois aux larges épaules, souvent elles se battent entre elles et personne ne sait vraiment le pourquoi de ces chamailleries. Simplement, elles se battent parce qu'elles ont de larges épaules. Ce sont mes trois frères, mes amis, mais aussi mes ennemis. Ils sont comme les intendants d'une ferme aux terres grasses dont on espère retirer de bons fermages avant de la laisser à celui qui la possédera. Des intendants que l'honneur oblige à ma garde. J'aime leur protection, mais l'ombre de leurs pas me pèse et leurs yeux de rapaces m'écorchent le dos. Enfin, deux poupées avec une poitrine, une grande poitrine, la mère et la nourrice. L'une et l'autre se confondent. Si de l'une j'ai le sang, de

l'autre j'ai eu le lait. Si je pose ces deux poupées dans une balance, je le sais, le fléau montrera qu'elles sont d'exacte et même valeur.

Le Chien narrateur : Tu sembles savoir beaucoup de choses pour une enfant. Et toi, qu'en est-il de toi ? Il n'y a pas de huitième poupée.

Thisbé : Je suis là, je suis là devant toi. Je n'ai pas besoin de me voir dans une pièce de bois, j'existe de chair... Tu l'as bien vu, en une nuit, mes seins ont poussé.

Le Chien narrateur : Tu ne parles plus comme une enfant... Connais-tu tes voisins, les habitants du couchant ?

Thisbé : Je ne regarde pas dans cette direction. Nous savons tous que le mur nous a protégés, que sans lui ils nous auraient pris les terres et réduit en esclavage. Que la blancheur de leur peau n'est pas celle du lait, mais celle de la méduse qui flotte entre deux eaux et empoisonne le nageur. Nous savons tous que le mur a fondu comme la cire d'une bougie afin d'éclairer le monde et de faire savoir que ce qui est séparé, doit le rester. Toujours nous nous tournerons le dos et nous éviterons de croiser leurs regards, car nous savons qu'ils ont du poison dans la parole et des manières d'accapareurs. Nous possédons le soleil et dès midi, il nous le vole pour l'enfermer dans la nuit. Heureusement chaque matin, l'astre s'échappe et nous revient... Je ne regarde pas dans la direction de ces hommes là.

Le Chien narrateur : Maintenant, laisse-moi !

Avec tendresse.

Retourne trouver dans le sommeil, je t'en prie, au pied du mur qui sépare les mondes, les chimères de l'enfance, les petits rêves oubliés...

Presque excédé, faussement.

J'ai à faire, va-t'en !

Il joue de la flûte, un charmeur de serpent, alors Thisbé se couche, enfin, elle s'endort.

4ème tableau – l'éveil de Pyrame

Le Chien narrateur : Pyrame... Pyrame... Pyrame... Aooooow. Pourquoi les garçons sont-ils toujours plus lents à venir ?

Un jeune homme, beau, dix-sept ans, une barbe blonde, inégale, naissante, quelque chose comme un pantalon couleur safran, mais bouffant, négligé d'apparence. En fait si l'on regarde bien, c'est un

négligé soigneusement préparé. Il entre en scène, comme agacé, les yeux avec des éclairs, du mépris fabriqué.

Ah te voilà.

Pyrame : Encore toi ? Tu ne fais que m'appeler et tu oublies que je ne suis plus l'enfant dont tu troublais les rêves.

Le Chien narrateur : Serais-tu devenu adulte ?

Pyrame : Ne le vois-tu pas ? J'ai un duvet de barbe qu'il me faudra bientôt tailler. Je ne suis plus un enfant.

Le Chien narrateur : Aooooow... Pense-tu vraiment que ce qui poussé cette nuit, fait de toi un homme ?

Pyrame : De quoi parles-tu ?

Le Chien narrateur : De la barbe...

Pyrame : Tes remarques sont insolentes, je ne veux plus te parler. Ce n'est pas digne, pour un homme, de parler au démon de ses rêves.

Le Chien narrateur : Le bougre se révolte !

Pyrame : Tu as accompagné mes nuits. Tu as été fidèle dans les jeux, je le reconnais. Tu as été un bon démon, un bon compagnon, la fumée d'une magie. Mais un vent s'est levé, a dissipé ta présence et j'ai passé de l'enfance à l'âge d'homme. Ma barbe en est le garant, alors je ne veux plus laisser place à cette griserie.

Le Chien narrateur : Pour quelques poils, trois tout au plus, tu veux éteindre le rêve comme on mouche une chandelle. Pyrame, soit sérieux. Je te le dis, il te reste suffisamment d'enfance pour apprécier la présence d'une ivresse et deviner dans les nuages, des images que toi seul, aperçois.

à lui-même.

Si tous les hommes étaient des adultes... Aooooow. Je n'ose imaginer le désastre, la tristesse du monde.

De nouveau à Pyrame.

Tu es encore un enfant, Pyrame.

Pyrame : Encore un mot, je te chasse. Tu ne connais pas la force de mon courage.

Le Chien narrateur : Tu serais un aveugle battant des bras dans le brouillard, chassant en vain ce qui l'enserme de toutes parts, et, à la fin, brisé de fatigue et de chaleur tu laisserais en arrière, ta tête tomber. Les yeux clos, tu goûterais au plaisir rafraîchissant des petites gouttes sur la peau ; la caresse de la brume. Ensuite, tu m'écouterais comme

le concert d'une flûte par les jours de l'automne. C'est un peu triste, mais on écoute quand même.

Avec infiniment de tendresse.

Alors Pyrame, Pyrame l'enfant, raconte-moi la vie de ces derniers jours.

Pyrame : Tu es le pire des confidents.

Le Chien narrateur : Le plus fidèle... Aooooooooow.

Pyrame : Hier au soir, je te raconte. Hier au soir, père m'a donné de la boisson des hommes. C'est un drôle de goût, âpre, vivifiant. Un liquide pourpre. Et après sur la partition d'un champ, à savoir la part réservée pour les blés et la part destinée aux pâtures, tous ont requis mon avis avec le plus grand soin.

Fièremment.

Tous. Alors, j'avais la langue légère, peut-être à cause du vin, j'avais la langue légère et elle courait comme les chevaux dans les vagues de la mer. Elle courait si vite et mes idées se bouscuaient que j'ai su les convaincre de ma proposition. Ils ont tous hochés de la tête, je me suis tu... Ils avaient l'air grave. Et j'ai su que mon avis comptait pour la première fois au conseil de famille. Tu vois, je mérite ma barbe.

Le Chien narrateur : Je n'en ai jamais douté. Mais de l'enfance tu as passé à la jeunesse, et il est amusant de voir les anciens toujours espérer la justesse dans la fougue. Tu sais, ta partition est mauvaise, j'étais là, caché dans la cheminée, les pieds en haut, pendu comme une chauve-souris, j'ai tout entendu. Ta partition est mauvaise. Aooooooooow... Mais ce qu'espèrent les vieux, les sages, ce n'est pas la justesse de ton raisonnement, c'est son audace. Ils savent, que même s'il se construit sur le sable de l'erreur, ton raisonnement audacieux est une chance et que l'échec procurera la connaissance de ce qu'il ne faut pas faire. Ce que tu apprends au conseil de ta famille, maintenant, c'est à te tromper. Plus tard, quand les ans auront pliés ton dos sous le poids de la charge, quand le vent du temps aura creusé des sillons sur la plage lisse de tes jeunes années, de tes prairies tendres, alors tu seras au conseil pour écouter ceux qui se trompent, ceux qui parlent vite et n'ont que trois poils de barbe.

Pyrame : Toujours tu te moques, toujours tu doutes de moi.

Le Chien narrateur : Ooouuuu... Parce que je suis à ton service. Profites-en, la leçon est gratuite.

Pyrame : Ma mère me manque, déjà un souvenir échappé, je peine à retrouver son odeur. Tu sais, souvent, je vais sentir ses habits restant

dans le coffre de bois. Je les respire à pleines mains, le nez perdu dans le tissu et son odeur disparaît de plus en plus loin. Bientôt, il n'en restera plus.

Le Chien narrateur : Tu aurais dû m'écouter et pleurer. Déjà, tu avais voulu être adulte trop tôt et cacher ta peine, mais n'avais-tu pas remarqué les yeux rouges de ton père ? Lui, il avait eu le courage de pleurer, c'est un grand courage que de pleurer. Cela adoucit les choses. C'est, un au revoir, une rosée qui appelle le réveil du monde. Les pleurs sont une crue, elles arrosent les terres et après vient la consolation.

En reproche.

Tu as aussi refusé à ton père le droit à une autre femme. Je ne parle pas de plaisir, mais de tendresse. Heureusement, il ne t'a pas écouté, bien lui à pris. C'est ta nourrisse en seconde noce qu'il a apprivoisée. C'est un peu de beauté pour habiller votre foyer et tu ne sais pas encore la contempler. Tu as une nouvelle mère qui t'aime autant que la tienne si vite disparue. Il serait bien que tu lui accordes ta confiance. Il serait bien que tu apprennes à aimer son odeur. Aooow... Tu prétends connaître la juste partition des champs, mais que connais-tu de la qualité des terres ? En fait, tu connais si peu de chose. Aooooooooow. Tiens, connais-tu tes voisins, ceux de l'autre moitié de la maison ?

Pyrame : Non, je ne regarde jamais de ce côté là.

Le Chien narrateur : Ta voix avec du mépris, pourquoi ?

Pyrame : Les gens du levant s'approprient le soleil dès le matin, peinent à le partager pour le restant de la journée. Ce sont des usuriers aux doigts crochus. Chaque jour, ils nous faut à midi implorer, trépigner et menacer pour obtenir le basculement de l'ombre et la venue de la lumière sur nos terres. Puis, à peine l'avons-nous, la nuit leur complice, nous ravit l'astre et l'égorge sur l'horizon. Si le mur n'avait pas été là, ils seraient venus sur leurs petits chevaux. Une vague avec le levant pour engloutir nos villages et emporter nos femmes en esclavage. Le mur nous a sauvé de leur haine et de leur avidité. Le cuivre de leur peau n'est pas le brillant de la vasque sur les autels dans les temples, mais le reflet du sang versé à la guerre. Je ne regarde pas dans la direction de ces hommes-là.

Le Chien narrateur : Aooooooooow... Maintenant, laisse-moi, j'ai à faire. Laisse-moi, je te dis. Retourne dans ta chambre... Avant, écoute ce conseil. Ne regarde plus jamais dans la direction du levant, je veux

dire, ne regarde plus jamais le mur mitoyen qui te sépare de tes voisins. Plus qu'un conseil, je crois que c'est un commandement.

Pyrame s'éloigne et tourne le dos au mur. Le chien narrateur se parle à lui-même, puis au public.

Pyrame, comme tous les garçons, les adolescents, les trois poils, les coqs au matin, les enfants des riches, l'étoile trop tôt levée, la rivière trop vite engrossée, la feuille trop lourde, finira par désobéir et regarder ce mur et cette direction que je lui ai interdite. Aooooooooooooow... Que les garçons sont prévisibles.

5ème tableau – la fente

Le Chien narrateur : Aooooooooow. Que le tambour du temps s'ébatte sur la peau des nuages. Le petit rythme, celui qui fait avancer d'une nuit seulement. Le temps d'une simple magie, d'un tremblement. Aooooow. Lactés, Cuivrés. Cuivrés, Lactés. Toujours à se battre dans leurs têtes sur une brume. Une illusion. Le vol du soleil. Le chapardage de l'astre. Aooooooooooooow. Comme si le soleil devait n'appartenir qu'à un hémisphère. Une moitié d'orange à la peau chaude, l'autre moitié givrée, presque bleue. Et le mur, déjà abattu, sinon ces cinquante pas. Le reste d'une trace plus claire dans l'herbe, la marque d'une ruine, et, pourtant encore si fort dans les têtes. Les esprits prisonniers de ce qu'ils ont érigé en raisonnement. La tradition de la séparation. L'ignorance défendue par les meilleurs savants. L'intelligence reflétant le clinquant insondable de la bêtise. Aooooooooow. Les chiens chanteurs étaient moins butés que ça, quand ils se sont accouplés aux étoiles. Ils n'ont pas regardé à la taille ou à la couleur. Ils ont pris les lucioles dans le ruban de lait, dans le lit de la poussière de cuivre. Et après la flamme, ils ont enfanté la terre et ses sœurs, les planètes. Aooooooooooooow. Il est temps de bousculer l'ordre du monde. Par une brèche adroite, introduire le désir et le médicament, le doute et le tremblement, la peur et la découverte, l'âme et le repos, sa contradiction et la nuit blanche. Tromper l'esprit et sa science par la force de l'émoi, la puissance des effluves et laisser le cœur rappeler à la tête, sa servitude. Aooooooooow. Il suffit de battre des pieds, comme ça...

Il tape des pieds comme on écrabouille une limace.

Et dans le mur, une fente, une fente étrange est apparue. Aooooooooooooow. Un coude qui ne laisse passer que le vent, que le murmure, que la brume, mais retient la lumière et l'image. Une petite fente que seuls deux amoureux peuvent doucement discerner. Dans le

mur, entre la chambre de Thisbé et la chambre de Pyrame. Il y a maintenant une oreille, un nez, une bouche, sur un autre monde. Aooow. Un monde hors du regard des autres, ceux qui ne savent plus la couleur de l'amour. Les prisonniers de la glace. Les esclaves de la grisaille. Aooooooooooooooooow. Que la magie du vent et de la lune, de l'arbre et du bourgeon éveille la jeune fille. Un peu de sueur au front, de la chaleur au ventre et l'envie de laisser vivre l'ennui en jouant de ses doigts le long du mur jusqu'à la fente nouvelle. Aooooooooow, que je suis coquin.

6ème tableau – Thisbé découvre la fente

Thisbé se réveille comme dans un rêve. Un réveil avec un peu d'incertitude.

Thisbé : Que du noir, un peu de bleu relevé de turquoise. Que du sombre avec les filaments de la vieillesse. De mes yeux je ne perce pas l'obscurité, je la sens. Je suis l'araignée collée au mur qui attend le rayon du premier soleil. Et je m'ennuie... Je ne sais ce qui m'a réveillée. Un trouble ? Un bruit ? Un chien égaré dans la nuit.

Le Chien narrateur : Comme elle parle de moi. Voilà qu'elle me prend pour un chien égaré.

Thisbé : Une envie de cannelle... Ou de sucre ? Quelque chose dans mon ventre, un désir qui m'entraîne plus que la tête. Un vertige... Une prémonition ?

Le Chien narrateur : Une prémonition ? Je préfère ça.

Thisbé : Un peu de fièvre sur le front. La peau moite qui accroche sous le doigt.

Le Chien narrateur : Je n'ai rien d'un chien égaré, tout de même !

Thisbé : Je vais laisser courir ma main sur le froid du mur, sur le piquant de la pierre fraîche.

Elle laisse aller son doigt sur un mur, un mur réel ou imaginé. C'est surtout un geste doux et gracieux. La grâce de la danseuse Indienne. Pour peu, on entendrait des clochettes attachées aux chevilles.

Je vais compter les aspérités, retrouver le sommeil. Un, je suis une petite fille qui étend ses bras pour prendre le vent et s'envoler. Deux, la silhouette d'un garçon et quelque chose qui se noue. Trois, ma jambe cachée dans la jupe. Je la sais belle. Quatre, comment cela se passera, la première fois ? Cinq, je ne suis pas plus ensommeillée qu'auparavant. Six, un garçon. Sept, un monde à découvrir, lui enlever le lin... De mon doigt, je parcours un autre chemin. Un, j'ai tant

d'émotions à comprendre, le cœur qui bat. Deux, caresser ce corps que je ne connais pas. Trois, dévoiler de moi, à son regard, ce qui est caché. Quatre, du rouge de mes joues, relever mes yeux. Cinq, et ce sommeil qui ne vient pas. Six, en quoi m'est-il si différent ? Sept, d'abord la main sur le dos, puis lentement le retourner et dévoiler ce qui est devant. De mon doigt, une autre route. Un...

Elle découvre la fente sur le mur, qu'il soit réel ou imaginaire.

Une, que je ne connais pas ? Une fente ? Dans mon sommeil, il m'a semblé entendre un tremblement. La terre a bougé, repris une place plus large, elle a tremblé comme à l'approche de l'hiver, comme le premier froid qui infiltre les os pas encore habitués, se fait une place. C'est un dessin, une gravure sous le passage de mon doigt, une petite courbe qui a la forme d'une oreille. Une fente qui donne sur la maison des peaux de lait, sur ceux que l'on ne regarde jamais. La fente est trop petite, la lumière n'y passe pas, l'image reste prisonnière de chaque côté. C'est tant mieux... Les autres seraient toujours à nous guetter, à surveiller nos venues et nos habillages. La perversité leur est naturelle. C'est une brèche qu'ils utiliseraient à leur avantage. C'est tant mieux que la fente soit de notre côté, ainsi je pourrai les entendre, et prévenir s'ils avaient de funestes envies. Je serai une oreille dans la nuit, le guetteur qui compte jusqu'à sept et revient sur ses pas pour surprendre celui qui croyait tromper sa vigilance. Les Lactés sont si fourbes.

Elle colle son oreille contre le mur et écoute.

Il y a le bruit d'une respiration. Elle est lourde comme celle d'un homme. Elle s'accélère, comme avant le réveil. Il se réveille. Il parle.

Pyrame se réveille, oscille entre la nuit et la conscience.

3Je frissonne de froid ; une fenêtre s'est ouverte. Les arbres sont sans feuilles, rabougris de gel... Une fenêtre s'est ouverte.

Thisbé : Il parle d'une fenêtre ouverte. Il a froid.

Pyrame : Je ne devrais pas dormir peau nue, je ne suis plus un enfant.

Là, on le découvre cul nu. Il s'assèye en tailleur, face au mur

Thisbé : Nu... Il doit être transparent, la nuit froide avec sa chair de lait, la nuit froide rétrécit tout.

Pyrame : Que faire... Regarder ce mur, malgré les avertissements... Que faire d'autre...

Thisbé : Je vais faire peur, lui faire apparaître une vapeur qu'il prendra pour un Djinn. Je vais passer mon haleine la plus chaude au travers de la fente. Il y discernera un fantôme.

Elle souffle.

7ème tableau – Pyrame et le songe

Pyrame : Pour qui se prend-il, ce chien, ce porteur de poux ?
M'interdire de regarder un mur ?

Le chien narrateur redresse l'oreille.

Les esprits sont facétieux, se jouent de nous comme si nous étions de vulgaires statuettes en argile, qu'un petit choc, qu'un émoi brise et répand en poussière.

Le Chien narrateur : Tu ne crois pas si bien dire... Porteur de poux ?

Thisbé : Il n'a rien remarqué, se parle à lui-même... Qu'est-ce qu'un garçon qui se parle à lui-même ?

Pyrame : J'ai le pied plus solide qu'il n'y paraît.

Le Chien narrateur : Ce que tu crois... Des poux ? Impossible.

Le chien narrateur se gratte.

Thisbé : Le pigment de la révolte dans le velouté de sa voix.

Pyrame : Je veux regarder dans la direction qu'il me plaît sans avoir de compte à rendre, même à l'habitant des songes. Je peux, car je le désire, même dans l'obscurité, regarder un mur, et ça avec la plus grande attention... Bien que cela ne soit guère intéressant.

Au chien narrateur.

Ferait-on une fresque avec de la chaux blanche ?

Le Chien narrateur : Je connais un pays où demeure mille mots pour le blanc. Aooooooooow

Un peu vexé.

Je n'ai pas de poux.

Thisbé : Il doit être un peu fou, à ce parler à lui-même... Un enfant face à son rêve, peut-être une épée de bois...

Pyrame : Ce mur est joli, de la chaux blanche, un reflet bleu. Il fait de plus en plus froid... Je me lève, fermer cette fenêtre.

Thisbé : *Oh...* Là, j'aimerais voir.

Elle souffle dans la fente, lentement, avec la vigueur d'une de ces petites machines à vapeur quand on lâche la soupape.

Le Chien narrateur : Aooow... Quel souffle.

surprit en apercevant la vapeur sortant du mur.

Pyrame : Oh.

Thisbé : Il a vu.

Le Chien narrateur : C'est le moment, j'ai cru qu'on y passerait la nuit. Aooooooooow.

Thisbé : Encore une fois, le plus long possible

Elle souffle à nouveau.

Pyrame : Encore... Qui habite ce mur ? Un esprit, un maléfice des peaux de cuivre. Que préparent-t-ils encore ? Vers quelles fourberies leurs esprits sont-ils tournés ?

Thisbé : Il a peur, je lui joue un tour.

Pyrame : Une maladie qu'ils ont dans le sang, la duplicité. Des rites et des coutumes qu'ils empruntent aux morts pour se garder de notre vérité. Ils se protègent avec des fantômes parce qu'ils nous savent forts, armés de nos dieux de justice.

Le Chien narrateur : Aooooooooow. Je le croyais moins bête... Voilà qu'il cherche des poux à tout le monde.

Thisbé : La peur rend stupide... Gamin. La peur rend fragile. Encore un souffle long, je pourrai l'imaginer aussi pâle que le linge sur le rebord du lavoir.

Cependant , Pyrame s'approche de la fente en tenant ses mains prêtent à saisir le vide. Il attend pour attraper la brume qui, il le devine, va bientôt, à nouveau, resurgir. Comme le lynx immobile sur la neige, à dix pas de lui, un lièvre. Thisbé souffle et Pyrame comme paralysé, en respire l'haleine.

Pyrame : Ce fantôme est de sucre et cannelle... Une haleine de douceur et de fraîcheur... Le miel et le citron.

Comprenant soudain.

C'est le souffle d'une fille.

Se rappelant sa nudité.

Je m'habille !

Thisbé brusquement s'éloigne, presque apeurée. Et oui parfois les adolescentes sont comme ça.

Thisbé : Il m'a découverte. Mon cœur bat. La peur ?

Le Chien narrateur : À lui aussi, il bat. Aooooow. Il est des choses qui ne s'expliquent pas ; elles se devinent. Comment comprendre qu'une odeur, le souffle d'une haleine sans même le son d'une voix, ou la vue de la beauté d'un corps, suffise à transformer un indifférent en lapin empressé ? Aooooooooow.

Les premières lueurs de l'aube, alors comme rassérénée par la lumière un peu plus douce, plus claire.

Thisbé : Le jour, enfin...

Pyrame : Le jour, déjà...

Le Chien narrateur : Aooooow... pour la connaître, Pyrame doit attendre une autre nuit, tout un jour, avant d'espérer recueillir à nouveau le souffle qui l'a ému. Mais soyez sûr que la nuit prochaine il sera face au mur, la fenêtre ouverte et dans le froid glacial, à guetter le miracle, la cannelle, le citron... L'espoir... Aooooooooooooooooow. Et elle ? Déjà derrière la crainte, un sentiment l'intrigue. Elle voudrait mettre une image sur le son de la voix et elle soupçonne la naissance d'un sentiment inconnu, un bouleversement, un feu, d'abord petit, un incendie allumé par l'éclair, Crackzzzz, au cœur de la forêt et que le vent attise jusqu'à provoquer une ligne de flammes parcourant l'horizon. Aooooow

Comme certainement un chambellan annonçait le levé du roi.

Le soleil se lève. Aooooow.

8ème tableau – Thisbé se dévoile

Le Chien narrateur : Le tambour, la peau des nuages, le temps comme un cheval fou. Puis, encore une nouvelle nuit qui tombe et assoupit les hommes. Certains dans les bras de leurs femmes, brûlent d'une dernière ardeur, et s'endorment d'un sommeil aussi lourd qu'une coulée de plomb.

Il regarde Pyrame.

D'autres... Aooooooooow.

Pyrame : Je suis devant le mur de ma chambre, pour la deuxième fois, à guetter une brume. Je tourne en rond, en vain. Toujours je me retrouve au même endroit comme la roue, la meule du moulin qui en écrasant le blé trace un chemin immuable. Une boucle qui ramène toujours à son point de départ. Un chemin de poussière blanche, une poussière qui imprègne jusqu'au plus profond de l'âme, jusqu'au cœur des poutres de bois... Et ce démon, cet esprit qui ne répond pas, qui me refuse son conseil avec une bouderie de vieux.

Le Chien narrateur : Oh... l'ingrat. On a l'âge qu'on a, mais si on ne le porte pas, personne ne le remarque... Et puis, on ne peut pas toujours être disposition. J'ai droit à du repos... Débrouille-toi. Aooooow. Comme s'il ne m'avait pas suffi d'enfanter le monde ?

Thisbé : J'entends à nouveau sa voix, une mélodie, un charmeur de serpent... Je ne suis pas un serpent.

Pyrame : J'appelle la brume... La brume de la nuit avec ses senteurs de futaies, son goût d'arbre et de fraîcheur, de printemps entre la pluie et le soleil.

Thisbé : Je ne peux refuser ma brise.

Elle souffle.

Porte, souffle mon ami, un peu de mon essence, un peu de ma flamme d'alcool, reviens et dis-moi si tu troubles mon buveur.

Pyrame : Oh... ce parfum.

Le Chien narrateur : Aooooooooow. Il a raison, c'est une brise, une forêt de pin et un bord de mer. Quand on marche sur les aiguilles, elles craquent.

Pyrame : Je ne m'étais pas trompé. Il y a de la beauté dans ce que je sens, dans ce que je goûte, dans ce que je devine. Tu es le souffle d'une jeune fille. L'espoir et la douceur d'une main sur ta peau. L'emmêlement de mes doigts dans tes cheveux. Je devrai défaire avec précaution... Le premier froid sans importance sur la sueur du corps. Ce trouble entre mes jambes qui grimpe jusqu'aux yeux et me brouille la vue, m'embrume l'esprit. Je ne suis pas dupe. Ta peau est de cuivre... Comment en serait-il autrement ? N'es-tu pas de l'autre côté de ce mur, de cet endroit où jamais ne vont nos regards ? Ta peau est de cuivre... Peut-être est-ce une chance d'avoir perçu ton parfum avant de t'avoir vue ? Peut-être est-ce un malheur ? Peut-être est-ce une chance de percevoir d'une autre manière que l'habitude, les lois et la tradition ? Sous l'écaille affreuse du dragon qui aurait cru discerner un souffle si pur ? Ta peau est de cuivre, j'appréhende la vue de ton être, j'appréhende d'y découvrir la dissimulation, la laideur et la méchanceté. Ta peau est de cuivre. Je désire, malgré ce risque, le son de ta voix... Parle-moi !

Thisbé : Que faire ? Doit-on parler à une méduse ? Pourtant, sur la voix, je perçois le roulement de la perle de nacre sur un tapis de soie. La tendresse d'une trace légère qui laisse derrière elle, un chemin, une piste, un retour vers l'océan.

Pyrame : Parle-moi... Je maintiens mon oreille contre le mur avec espoir, j'écouterai mille ans s'il le faut.

avec le chevrotement de la chèvre.

Thisbé : Tu parles à une vieille fille qui sent plus l'ail que le caramel.

En se chuchotant à elle-même.

Le voilà bien surpris.

De nouveau en chevrotant.

Une vieille fille qui veut trouver l'apaisement du sommeil, ne pas e subir le bavardage stupide d'un jeune dindon à peine dégrossi. Une vieille fille qui fait sur son pot sans se soucier des états d'âme de son voisin, n'importe quand, même au milieu de la nuit si ça lui plaît. Ce que tu as senti, au travers du mur, n'est pas de la rose.

Le Chien narrateur : Aooooooooow. La petite est mesquine.

Pyrame : Un dragon, j'ai réveillé un dragon !

Thisbé : Le voilà pris... Maintenant je doute. Ai-je été trop méchante ? Peut-être, me fier à la beauté de sa voix ?

Pyrame : Je ne crois pas ni aux dragons ni aux vieilles filles... Tu es autre chose.

en chevrotant, presque en colère.

Thisbé : Je suis sur le pot, laisse-moi faire ce que j'ai à faire.

Pyrame : Je n'en crois rien... Ce n'est pas l'haleine d'un dragon.

Thisbé : Mon mensonge ne l'a pas trompé...

Elle se laisse aller en arrière et se retrouve assise sur le sol.

Et le son de sa voix, et mon cœur qui bat, et cet équilibre que même assise j'ai peine à conserver... Je dois choisir entre casser le fil de ce qui pourrait tisser nos vies ou le laisser intact, risquant ce que je suis.

Elle hésite, puis se décide.

Je me dévoile.

Elle ferme les yeux, pose ses deux mains sur sa poitrine et à haute voix, tremblante ; une feuille givrée dans le cœur de l'hiver, vacillante, que le moindre souffle met en péril.

La peau de cuivre, dix-sept années... On me dit jolie.

Pyrame : Je le savais, c'est au milieu d cela brume que se cachent les miracles.

Un peu rapidement, comme un train sans freins dans une descente.

Je me raconte, jusqu'au détail de la couleur de ma peau, et si tu m'accordes de la confiance... Tu me diras ton nom. Le mien, ne rit pas, c'est Pyrame.

Thisbé : Je ne ris pas, ce moment, c'est trop important... Je ne ris pas et je t'écoute...

À elle-même, doucement.

Pyrame... Comme une vague sur la grève.

9ème tableau – Pyrame & Thisbé se racontent

Le Chien narrateur : Aooooow. Là, il faut intervenir. Le babillage des amoureux est une longue suite de fadaises, pas de pire somnifère.

au chien narrateur

Pyrame : Laisse-nous. Avec nos paroles, nous serons seuls au monde. Ne t'impatiente pas, je serai bref parce que je serai plus impatient que toi.

au chien narrateur

Thisbé : Si tu veux voir grandir l'amour, qu'il se partage avec nos deux corps et nos deux âmes, laisse-nous les fadaises adolescentes. Ce sont de bons tuteurs.

Le Chien narrateur : Ils ne se sont jamais vus et sont déjà complices. Aooooooooooooow. Nous seront spectateur à souffrir ces émois de grenouilles.

Il mime une grenouille sur son nénuphar. En fait, il pète une durite.

Groaw. Groaw... Le chant de la mare à la saison des amours. Le brame du cerf, le roucoulement du pigeon... Ah la mélodieuse mélodie.

Pyrame se tournant vers Thisbé, avec tellement de miel dans sa voix qu'il semble être un piège à mouche.

Pyrame : Mon image, l'aspect de mon être, peut-être te ferait peur, mais écoute l'image de mon cœur. C'est une suite de collines verdoyantes que les oiseaux parcourent avec de brusques changements de direction.

Le Chien narrateur : Groaw...

Pyrame : Ce sont des hirondelles entre les rayons de juin, dans le jaune du matin déjà agréable. L'air est chargé des promesses d'une belle moisson.

Le Chien narrateur : Groaw...

Pyrame : Mon cœur est une vallée avec la surprise du ruisseau bordé de mousse, de la forêt qui sait laisser passer ce qu'il faut de lumière pour être apaisante et garder bien assez de senteurs humides pour être attrayante.

Le Chien narrateur : Groaw... Groaw...

Pyrame : Mon cœur est un mystère. J'en suis le gardien attentionné, pourtant je n'en connais pas le secret, je n'en sais pas l'emplacement de sa source.

Le Chien narrateur : C'est benêt, mais c'est pas mal dit. Graooooooooow... Moi, je l'aurais dit autrement.

Pyrame : J'ai peur que ma voix ne te déplaie. J'ai peur que tu ne voies de moi que l'ombre et le nuage. Le jour où le bonheur nous permettra de dérober une rencontre au monde, de lever le voile qui nous dissimule, je pourrai te faire découvrir, comme à la mariée, mon visage, comme la fin d'une éclipse lentement ouvre la vue sur la lune et espérer que ton premier geste ne sera pas de recul, mais d'approche... Espérer sans dégoût, la promenade de tes doigts cuivrés sur ma peau de lait, comme on souffle sur la tasse trop vite refroidie, comme on souffle pour écarter l'écume.

Le Chien narrateur : Je vais m'endormir, si ça continue... Aooooooooooooooooooooooooooooooooow.

Pyrame : J'ai l'impétuosité du lion, mais une âme de biche quand j'imagine la douceur de tes yeux. C'est deux sentiments si différents qui se côtoient comme les troupeaux perdus tournent en rond dans la plaine, ne savent donner une piste à leurs pas. Je suis un épi de blé que le vent oscille d'un côté, puis de l'autre.

Le Chien narrateur : Mais où va-t-il donc chercher tout ça ?

Pyrame : Je suis un épi de blé dont le grain est tombé hors du champ, a grandi dans le fossé et ne désire pas se marier aux tendres filles coquelicots parés des rouges pétales, mais veut s'unir avec la fleur de la ravine, la petite fleur des terres arides, la petite fleur soyeuse aux pétales délicatement cuivrés. Je suis un lion adouci prêt à devenir herbivore.

Le Chien narrateur : Graooooow. C'est une erreur de se prétendre herbivore quand on considère que l'objet de sa convoitise est une fleur. La fleur, pour sa sécurité, le préférerait carnivore. Pauvre garçon, son esprit s'égaré... Que ces litanies sont assommantes.

Pyrame : Mon cœur recèle de l'or et par mon sang, en filaments, il y en a la trace dans mes cheveux.

Le Chien narrateur : Laisse parler la jeune fille. Quand on est amoureux, on écoute... Laisse parler la jeune fille.

Pyrame : Je ne te dirai rien d'autre de moi, si ce n'est que je porte un pantalon teinté de safran. J'ai dix-sept années. Je ne te dirai rien d'autre de moi, j'ai peur de t'effrayer par les traits de ma personne.

Le Chien narrateur : Il n'y a pas que sa personne qui est effrayante.

Thisbé : J'ai écouté le son de ta voix avec attention, je peine à trouver les mots pour réponse. J'ai peur.

Pyrame va parler pour la rassurer. Elle ne le laisse pas parler.

Là, tu me laisses parler, sans me couper, même si le silence s'installe comme un ami profite du confort de la maison bien entretenue, de l'âtre dans la cuisine avec les braises restantes du feu. Tu me laisses parler, même si le silence en dit plus que la parole, même si tu veux apporter une réponse... Tu as raison. Je suis une fleur des terres arides, des ravines. Souvent de nos pleurs, une pluie violente, nous les avons irriguées, et, chaque printemps comme par miracle, elles se couvrent d'une herbe tendre, de fleurs légères et ondulantes... Tu as raison, je suis une fleur aux pétales de cuivres. J'ai peur que cette couleur te fasse si grande horreur... Là, je me trahis... Si grande horreur que je voudrais l'atténuer par un bain, la diluer, la poudrer de farine ou la teindre de rouge pour que tu me confondes avec les filles coquelicots de ton pays. Si j'ai peur de te déplaire, c'est que déjà, je l'avoue... Je t'aime par le son de ta voix. Je suis jalouse de la beauté des tiennes, je crains de te paraître terne.

Le Chien narrateur : Aooooooooooooow. Même belles, elles sont toujours à se croire laides. Les étoiles étaient moins compliquées, elles se savaient simplement brillantes, quand nous les avons enfourchées pour engendrer les galaxies.

Thisbé : Quelle sera la nature de ton regard, sur ma peau, à notre première rencontre ?

Pyrame : Elle pense à une rencontre.

Thisbé : L'instant sera magnifique ou cruel, une naissance ou une mort... J'ai peur.

Il va la rassurer.

Chut... laisse-moi continuer sans me couper. J'ai peur de laisser derrière moi ma chance de femme, de découvrir notre union stérile, que nos sangs ne se tolèrent pas et se refusent, que nous nous éteignons sans trace. Je te parle d'enfant et je ne connais pas la forme de ta main. Est-on toujours si pressé à dix-sept ans ? Sommes-nous si « inflammables » que la lueur d'une bougie au loin allume l'incendie dans notre cœur ? Je n'ai pas de réponse... Je sais que le son de ta voix est un nœud un peu douloureux qui prend le ventre et le tortille. Cela me bouleverse, je vacille d'avant en arrière, entre la fuite et l'abandon. Alors, je veux nous lier l'un à l'autre pour que le vent ou la tempête ne puisse disjoindre ce qui vient à peine de se rejoindre dans le mélange de la voix et du souffle. Une promesse comme le philtre d'une magicienne, comme la parole d'un oracle, comme le

signe d'une aurore. Une promesse... Je te donne l'image de mes cheveux en cadeau, en gage.

À elle-même.

Un ensorcellement.

À Pyrame.

Une rivière saupoudrée de roux, elle court comme le torrent entre les rochers et paraît sauvage, mais elle sait être paisible sous la caresse de la main. Je veux que la première fois, tu la regardes, tu me verras ensuite. Je veux que cette première fois, tu regardes la rivière de mes cheveux. J'aurai un foulard de safran, je le dénouerai lentement et ils tomberont comme une cascade sur mes épaules. Seulement après, tu distingueras le cuivré de ma peau, mais il sera trop tard, car déjà tu m'aimeras.

Le Chien narrateur : La petite est astucieuse. Aooow.

Pyrame, ému, ensorcelé

Pyrame : Je serai là, à ce rendez-vous. Je serai là, je ferai exactement comme tu le dis. Le foulard safran qui tombe et les cheveux qui se dénouent. Mon regard qui glisse sur ta peau, comme la caresse de la soie et nos yeux qui se rejoignent. les corps feront le reste.

Le Chien narrateur : Aooooooooow. Les paroles des enfants de dix-sept ans, un petit vent sucré et tournoyant. Ils ont tout un hiver à se confier au travers du mur, tout un hiver sans se voir, à se deviner, si bien qu'à la fin, ils savent tout du foulard et du pantalon safran, tout de la rivière de cheveux et des filaments de l'or, tout de la peau de lait et du reflet cuivré sur la paume. Aooooooooow. Les familles sont des aveugles qui se tiennent par la main, se suivent l'une derrière l'autre en faisant confiance au borgne qui les guide. Souvent le père. Hélas. Les familles sont des aveugles. Aooooooooow. Ainsi, nos deux amants se parlent tout une saison sans que personne ne s'en doute, ne s'en aperçoive. Lui, boit la brume comme un élixir et, elle, se berce de la chaleur de la voix comme d'une promesse. Ils sont deux aimants qui sans se voir se suivent exactement, deux aimants séparés par la mince feuille du monde, par l'illusion. Aooooooooow. Le tambour du temps, le grand frappeur, il file sur la peau des nuages avec la douceur du musicien. Le tout petit rythme du petit tambour, celui qui avance les saisons sans que personne n'y prête attention. Aooooooooow. Et voilà déjà le printemps.

10ème tableau – la promesse du rendez-vous

Le Chien narrateur : Aooooow. Le printemps est le réveil des toutes les audaces. C'est un ruisseau qui rompt la glace et se met à chanter bruyamment. C'est le pré terne qui s'attendrit et verdoie, un oiseau soudainement de retour, et, des nuages un peu moins bas. Le printemps, c'est un peu moins de vêtements et un peu plus de poitrine... Aooooooooooooow. C'est les premières nuits des premières douceurs. Le printemps c'est le secret des premières rencontres, les membres encore mal dégourdis de la longue nuit hivernale. Le printemps, c'est l'éveil maladroit des premiers gestes... Aooow. Alors ces deux enfants, ces deux dix-sept ans, en perçoivent l'appel, le murmure, l'incantation.

Thisbé : La nuit prochaine, il nous faudra se retrouver en cachette.

Pyrame : La nuit prochaine, je ferai glisser ton foulard.

Thisbé : Nos corps feront le reste.

Pyrame : En remontant les collines, sur la trace du mur, il y a une source avec le grand mûrier blanc. Les terres de lait et les terres de cuivre s'y rejoignent.

Thisbé : Je serai là à l'instant où la lune montrera son premier quart. Je connais un chemin discret.

Pyrame : Nous serons seuls, les gens ont peur d'y aller.

Thisbé : Les lions, je sais... Moi, je ne suis pas effrayée.

Pyrame : Je te protégerai, je prendrai une épée.

Thisbé : Je n'aurai pas peur... Tu seras là.

Pyrame : Ne sois pas en retard.

11ème tableau – Thisbé, trop tôt.

Le Chien narrateur : Le tambour du temps est un maladroit. Dès le début, c'est un maladroit. Pour l'une, il bat trop vite et fait avancer la journée comme un vent tournoie et soulève la poussière en traversant la cour. Aooooooooow. Pour l'un, ce crépitement, c'est une brise qui meurt dans les feuilles lourdes d'un peuplier. Pyrame a perdu son regard dans le ciel et ne voit pas l'horizon qui jaunit. Il trace un chemin sur les nuages avec la pointe de son épée. Aooow. Pour l'une, c'est une impatience qui lui fait mal nouer son foulard safran. C'est sa main qui s'égare sur son sein comme pour étreindre ce cœur trop rapide, comme pour enlever le poing que la course lui a donné. Et la voilà parvenue avant le soir tombé, au pied de la source, sans avoir

remarqué une lionne venant se désaltérer. Thisbé, petite fille de dix-sept ans, voilà ta première véritable frayeur. La lionne vient de tuer une gazelle. La figure rougie de sang. Une tête écarlate que les dernières lumières du jour révèlent dans toute son horreur. Thisbé, petite fille de dix-sept ans, la peur te vide de ton sang. En un claquement de doigts, ton visage s'imprègne de la pâleur de la lune, tu deviens une statue. La lionne plonge son regard dans le tien, son regard de prédateur, son regard chasseresse. Elle rugit, ses griffes plantées dans le sol comme appui aux muscles de la cuisse. Thisbé, petite fille de dix-sept ans, l'effroi te donne une aile, un secours. Tu pivotes, ne vois pas le foulard safran se détacher et tomber à terre. Tu es la fine tornade de l'été poussée en avant, au plus loin par le vent de l'ouragan qui te suit. Mais, la lionne ressent le poids, la fatigue d'une course, sait la gazelle encore palpitante qui attend près de là, un repas fait oublier l'autre. Elle ne courra pas après toi. La lionne s'empare de ton foulard pour bien marquer la source comme son territoire, le déchiquette, le laboure et le trempe dans le sang de la gazelle, s'y essuie les babines. Après, la furei, elle boit, laissant la trace de ses pas dans la boue et emporte son repas. Thisbé, petite fille de dix-sept, maintenant tu pleures, seule, blottie dans le creux d'un arbre, dans un refuge de bois. Aooooooooow. Le destin est une lionne qui mange ou ne mange pas selon sa seule volonté. Le destin est une lionne, gare à sa griffe. Aooooooooooooow.

12ème tableau – Pyrame, trop tard.

Pyrame : La nuit, déjà !

Le Chien narrateur : Aooooooooow. Le voilà, l'endormi qui se réveille, sort des rêves que les ramures aux senteurs trompeuses ont procurés. Aooooow, Il découvre la nuit comme un nouveau-né découvre le jour. Un pressentiment, celui d'une course sans fin. Il découvre le piège de la paresse et de l'engourdissement, découvre ce que les chiens chanteurs fuient depuis le premier grand coup de tambour sur l'obscurité du monde, depuis la première grande lumière. Il découvre ce qui fait les chiens chanteurs... La fuite du rien, remplir le vide, raconter le monde et être. Aooooooooooooow. Pyrame sur ses pieds, d'un bond, il court, il vole le long de la trace, saute les buissons, les ruisseaux, veut rattraper la lune avant son premier quart. C'est une ombre fuyante, le lacet de la fumée dans le vent. On la croit ici et la voilà déjà par là. Enfin, il arrive au pied de la mare argentée par les premières lueurs de la lune. Il ressemble à cet instant aux ciselures précises dessinées sur les plats de métal. Les profils qui tournoient et

qui sous le jeu de la lumière nous présentent toujours une nouvelle face... Son regard tombe sur une tâche safran, un jaune presque luminescent, le foulard déchiqueté perdu dans l'herbe. Aooow. Au loin, il y a un rugissement... Sous ses yeux, dans la boue, l'empreinte d'un lion. Aooow. Au loin, il y a un rugissement... Sur le foulard, en forme de gouttes, presque noires, des marques de sang. Aooow. Au loin, il y a un rugissement... Alors, Pyrame comprend ce qu'il veut comprendre.

Pyrame : Trop tard, j'arrive trop tard. Le destin est un lion qui me ravit ce que j'ai attendu dix-sept ans. Puisse-t-elle s'être éteinte comme l'éteignoir d'un coup casse la flamme, et, non comme la vieille mèche crépitante qui résiste et se consume vainement avant de finir. Un fil de fumée avec une dernière braise qui désespérément ne veut pas s'obscurcir... Thisbé. Thisbé... Je t'appelle, montre-moi le chemin. Je veux te suivre, te rejoindre. Que la flamme de ta chevelure me guide vers l'autre monde où te retrouver. Que je puisse te découvrir comme on caresse une pièce de cuivre entre le pouce et les doigts. Je te rejoindrai et il n'y pas d'autres sentiers que le tranchant de mon épée. Il n'y pas d'autres chemins que l'ombre ou s'efface la vie. Je veux te rattraper avant que tu ne sois complètement évaporée. Le destin est un lion qui en croquant une proie, brise le cœur d'une autre. Puisse cette épée filer à son but et être l'aiguillon qui me fait te rattraper... Thisbé...

Il s'enfonce l'épée dans la poitrine.

Le Chien narrateur : Aooooow... Pyrame, petit garçon de dix-sept ans. Ce que la douleur te fait faire. Pyrame, petit garçon de dix-sept ans. Tu n'as pas assez force et même si la blessure est mortelle, elle ne sera pas rapide. Tu mélanges deux douleurs au cœur, l'âme brisée et la poitrine fracturée. Déjà tu entres lentement dans la marge du délire. Aooooooooooooooooooooow.

13ème tableau – Thisbé revient.

Thisbé : Le rugissement s'est éloigné, l'effroi avec. J'ai entendu un cri perçant. Mon nom, comme un appel. Alors, je reviens, Pyrame saura me protéger. Il serait bien de retrouver mon foulard. J'aimerais tellement qu'il me dénoue les cheveux. Voilà la source à la lumière vacillante.

Le Chien narrateur : Aooow. Thisbé, regarde bien, l'ombre à genoux qui s'effondre. Regarde bien la couleur safran de son pantalon... Regarde bien et découvre Pyrame mourant.

Thisbé : Pyrame ?

Se précipitant aux genoux de Pyrame

Pyrame, quelle folie ?

Elle voit l'épée ensanglantée près de lui au sol.

Pyrame, pourquoi ?

Agonisant, Pyrame tend le foulard à Thisbé.

Pyrame : Je t'ai crue dévorée. J'ai voulu te rejoindre... C'est un bonheur de te tenir vivante. La rivière de tes cheveux.

Thisbé : Chut... Silence... Je vais te ramener, éteindre la blessure en la couvrant de baisers, je sais les herbes pour soigner.

Pyrame : Il est trop tard. Déjà les doigts froids sur mon épaule, une griffure de chauve-souris. Les doigts froids... J'ai voulu te rejoindre.

Thisbé : À toi, je me joins, je t'accompagne... Mon promis... Mon époux. C'est notre nuit de noces.

Elle s'enfonce l'épée au cœur avec une immense tranquillité.

Pyrame : Thisbé.

Thisbé : Pyrame.

Ils s'embrassent et meurent.

Le Chien narrateur : Ils échangent en première découverte avec l'émotion des amoureux ce premier baiser si délicieux. Ils échangent leurs souffles et les voilà morts, à genoux, l'un contre l'autre, enlacés, heureux comme des enfants fiévreux, tristes comme après un grand chagrin. Leurs sangs s'écoulent et se mélangent dans la terre entre les racines du grand mûrier blanc des origines. Aooow.

14ème tableau – le lait et le cuivre

Le Chien narrateur : Durant cette triste scène. Aooow... Cette bien triste scène. Les familles réveillées par le soupçon allument des torches, fouillent les maisons, puis la cour... Enfin, s'aperçoivent l'une l'autre, cherchant leur enfant.

S'adressant aux spectateurs

Certains d'entre vous diront que les amants dans l'adolescence ont trop de flamme et fort peu de raison. Que ce sont des oiseaux stupides qu'un peu de lumière, de musique, de senteur jasmin et de chaleur, effarent. À ceux qui pensent cela, comment donner tort à autant de sagesse... Et pourtant, que ce tort est grand. Revenons à notre récit. Les familles s'aperçoivent cherchant leur enfant, la prune

des yeux, la fortune du cœur, le rire et la main dans le jeu. Aooooow. Les voilà qui remontent chacune de leur côté, la piste le long de la trace. C'est une crue qui se gonfle de nouveaux voisins alarmés par les cris et les appels. Ce sont des bras qui se chargent de faux et de fourches dans une haine grandissante préparant l'affrontement. C'est une haine qui gonfle les veines, arrache des râles et des hurlements. Aooooow. Ce sont deux meutes se rassemblant et se préparant au carnage, deux coulées de boue. Aoooooow. Ils se parent d'une motivation. Ils se parent d'une justification, le secours de l'enfant adoré en négligeant l'objet probable de sa fuite. Leur aveuglement est si grand, la haine si forte, les visages deviennent des masques. Ils ne sont plus eux-mêmes. Aooooow. C'est maintenant un fleuve qui gronde et se rapproche de la source. Comme pressentant l'imminence d'une révélation, le cours se ralentit perdu dans ses propres méandres. Il hésite, balbutie et enfin se fige. Aoooooow. Les pères plus en avant découvrent la mare, non loin, les deux corps enlacés. Aooooow. Ils découvrent, comme sous un linceul, les traits de la mort. Juste en arrière, juste sur leurs pas, juste une seconde après, les mères éperdues, la mère de sang, la mère d'esprit, devinent. Il y a un drôle de cri comme un écho. Un petit cri bref, une harmonique, comme l'oiseau en vol surpris par le rapace et sa serre acérée. Le cou broyé en une seconde éteint le son. Voilà, les mères, deux proies déjà molles et offertes au malheur. Aooooow. Et les mamans, doucement avec la tendresse de la berceuse, désenlacent les amants, dénouent les deux corps, couchent ces deux enfants côte à côte sur la terre. Aoooooow. La foule est un cercle qui étouffe. La foule est un silence qui se charge de fureur. Aoooooow. Au loin, un lion rugit. Et les deux pères, le poing levé, une pierre dans l'autre main, s'approchent presque à se précipiter. La haine est dans le cœur, un volcan, une souricière. La haine est dans le cœur avec sa pulsion de mort. Et les pierres se lèvent, prêtes à frapper, prêtes à découdre, prêtes à tuer, prêtes à défaire la vie pour l'offrir à la vengeance. Il vont se battre, brisant la digue où se jettera la foule dans une grande bataille, une eau rompue, déferlante et aveugle. Aooooow. Et soudain. C'est deux visages labourés de larmes qui se rapprochent, s'examinent... Chaque père avec étonnement voit dans le visage de l'autre père, sa propre image de douleur. La marque de son deuil. Le tambour du temps s'arrête, incrédule. Et les pleurs comme une brusque tempête ruissellent. Les deux sont presque à se toucher, la pierre encore dressée. Chacun reconnaissant dans l'autre sa propre affliction, lentement laisse retomber le bras d'abord, puis la pierre sur le sol. Avec une simple compassion mutuelle, ils s'étreignent

et se confondent dans le deuil comme deux frères d'une même famille désunie, trop longtemps séparés, qui se retrouvent au jour du bûcher. Et toutes et tous de les imiter. Et pour la première fois depuis la première ronde entre les planètes, depuis que le monde est partagé en lait et en cuivre. Aooooow. Pour la première fois par dessus le souvenir du mur. Lactés, Cuivrés. Cuivrés, Lactés. Aooow. Les familles de lait se mélangent aux familles de cuivre, s'étreignent partageant la même tristesse. Le lait et le cuivre pleurent de mêmes larmes et se caressent et se consolent et se comprennent. Et le mur, pour la première fois devient un souvenir, une page jaunie. Aooow. Ce triste jour devient un beau jour. Et le mûrier blanc, le mûrier des origines devient pour la première fois un mûrier aux fruits rouges. Le sucre et l'acide des jeunes amants, une flamme vivante et volatile, le sang de la passion nourrit l'arbre et le rend vivace. D'unique et stérile, il se multiplie. Aooow. C'est de ce jour que tous les mûriers du monde, de quelque côté qu'ils soient, toujours s'infiltrèrent dans la brique et d'une fente ouvrent les murailles. C'est de ce jour que le mûrier aux fruits rouges est le souvenir de l'inutilité des murs. Aooooow. Pour le plus grand bonheur des chiens chanteurs. Aooooooooooooow.

15ème tableau – le temps du miracle éternel.

Le Chien narrateur : Mais... Il serait injuste de ne pas même avoir une pensée à nos deux amants. Aooow. Alors, que le tambour du temps, fidèle serviteur, heureux compagnon, que le tambour du temps m'ouvre une porte, un passage. Une fente, pourquoi pas ? Que se fauille un miracle. Aooooow.

Il s'approche des deux corps et caresse les cheveux de Thisbé.

Si la mort ne peut être empêchée, que déjà la vapeur des esprits se dilue d'entre les étoiles. Si tout cela est inéluctable, qu'il me soit permis de choisir le sentier et la destination. Aooooooooooooow.

Il caresse maintenant les cheveux de Pyrame.

C'est le chemin entre les torches, sur la galerie dans la nuit poinçonnée de lucioles, qui mène à la chambre nuptiale, qui les rapproche du lit des premiers ébats, que je retiens. Aooow. Ils sont là, main dans la main à monter les degrés de l'escalier. Thisbé, tremble un peu... Pyrame, vacille, mais ne le montre pas. Aooow.

Thisbé et Pyrame ouvrent les yeux, se regardent et se sourient doucement.

Ils sont dans le bonheur intense de l'instant d'avant.

Le Chien narrateur aide Thisbé et Pyrame à se redresser, à se mettre debout.

Dans une seconde, ils entreront dans la chambre, découvriront la nudité sous la rivière des cheveux et la tendresse d'un bras que l'on croyait rugueux.

Le chien narrateur dénude l'épaule de Thisbé.

Aooow. Voyez , une dernière fois... Déjà, ils ne nous regardent presque plus et sur le pas de la porte, ils se tournent une seconde vers nous, un battement d'ailes... Comme si nous n'étions plus que le souvenir d'une brise.

Le chien narrateur les enlace à demi, dans un espace où les corps sont extrêmement proches, mais sans se toucher vraiment.

Et nous croyons distinguer, un reflet, une étincelle.

Le chien narrateur s'éloigne, s'efface dans un demi-jour, laissant les amants dans une tendre lumière de printemps.

Thisbé, une larme... Pyrame, une larme aussi...

Au public.

Cette larme-là n'est pas de tristesse. Cette larme-ci n'est pas de malheur. C'est un au revoir, un bonheur, une pression dans la paume. C'est la nostalgie d'un temps partagé. Aooow. Les voilà dans la chambre nuptiale. Et le temps, adroitement, s'arrêtera là, pour toujours, éternellement, dans cette respiration qui ne vient pas et ce poivre au cœur. Aooooooooooooooooooooooooow. Mais à nous, il nous reste. Aooooooooooooow. Le monde entre les pattes des chiens chanteurs. Et quelques larmes de bonheur. Aooooooooooooow. Et que maintenant, s'enflamment les tambours du temps sur la peau des nuages. Aooow...

Un magnifique et ample roulement de tambour emplit le monde, un roulement de la grandeur des tambours Japonnais. Peut-être comme le battement d'une incroyable pluie. En fait, je crois qu'il serait mieux que le chien narrateur se saisisse d'un grand et ample tambour, qu'il batte un rythme, comme le galop d'un cheval. Que Pyrame lui aussi avec un tambour profond, accompagne le chien narrateur et que Thisbé, l'épaule toujours dénudée, danse avec des pas de séduction en tournant autour de Pyrame, qu'elle relève, sensuelle et presque lascive sa robe sur ses jambes, comme la promesse d'une nuit d'amour. Parce que je crois que l'espoir est là. Si le théâtre est grand et les moyens proportionnels à sa grandeur, alors il pleut sur la scène.

Noir.

CRÉATION

cette lecture-a été créé en 2005 au Théâtre de Carouge

texte Yves Robert

mise en lecture François Rochaix

jeu Jeanne de Mont, Claude Thébert et Vincent Serez

ATELIER GRAND CARGO

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-De-Fonds – Suisse

www.cargo15.ch – collection le monde tel qu'il se raconte – réimpression novembre 2023

impressum Yves Robert – image © Jean-Guy Paratte